

## Nouvelle n°1

### **L'odeur du sang humain ne me quitte pas des yeux**

Je suis rentré dans l'art en poussant une porte. Une porte en pin massif maculée de sang, dans une explosion de couleurs frissonnantes.

Je suis déménageur de métier, et cette porte du 7 Reece Mews, dans le quartier South Kensington à Londres, je ne suis pas prêt de l'oublier. La mission semblait ordinaire pour un homme qui passe sa vie à déménager des armoires. Mais derrière cette porte, ce n'était pas la banalité du monde dans ses aménagements prévisibles que j'allais découvrir, mais un univers peuplé de cauchemars, de bribes du passé, de lambeaux d'âme.

Nous étions dix irlandais trapus en quête de quelques sous. Jamais vu tant de monde pour déménager un réduit. Un homme en veston très distingué supervisait l'opération et nous répétait sans cesse : « Soyez délicat, du tact les gars »

Nous avons monté l'escalier de bois dans le plus grand silence à la manière de militaires en quête de terroristes. Quand nous avons poussé la porte du réduit, l'odeur de peinture a explosé et envahi chacune de nos cellules, anesthésiant le regard. Puis tout s'est mis en place par petites touches. Les pinceaux par centaines comme autant de flèches dispersées dans l'atelier pour le sacrifier, puis les photographies, étalées dans la pièce et révélant des corps d'hommes nus, des clichés d'opérations chirurgicales, des photos de viande crue, tout cela dans un désordre inouï. Et au milieu de cette explosion barbare, un portrait inachevé nous attendait, nous observait, proposant dans son incroyable férocité de l'accompagner là où nous ne voulions surtout pas le suivre.

- Surtout ne touchez à rien, hurlait l'homme en veston. Ne l'oubliez pas, nous sommes au cœur de l'histoire. « Bacon » les gars, rappelez-vous « Francis Bacon ».

Pour nous, « Bacon » ça disait rien ! On était là, dix irlandais hagards, incapables d'avancer, tétanisés, sous l'emprise de ce portrait, écrasés par un visage qui nous dévorait de l'intérieur et nous suppliait de le rendre à la vie, de le rendre à l'histoire.

**GOURVENNEC Loic**

## Nouvelle n°2

J'ai faim, ça fait un bail que mon ventre gargouille, Albert est encore en retard.

J'ai trop faim. Je mangerais bien, tiens, un cassoulet. Fais chier Albert, qu'est-ce qu'il fout?  
**(Bonjour Madame, oui, sur votre droite, la salle Kusama, là, à droite, bonne journée Madame)**

Coup d'œil à ma montre-13h19-ohlala, c'est pas possible, j'ai trop faim, là, tiens...la jeune fille d'hier, charmante, quelle chute de reins, splendide cette fille, elle est venue trois fois hier, elle est encore plantée devant la sculpture d'Ivo Ivanovitch, elle semble apprécier au moins, la plupart des visiteurs sont morts de rire, je les entends s'esclaffer et d'ailleurs  
**(Excusez-moi, jeune homme, veuillez déposer votre sac à dos au vestiaire à l'entrée, je vous prie, merci)**

Ah! Quand même, quelle paire de fesses!**(Pardon? première à gauche...s'il vous plait, ne franchissez pas la ligne, merci)**

Ah! Les lignes d'Ivo Ivanovitch...Ah! La ligne de la demoiselle...

**(Albert! Comment ça, tu ne peux pas rester? T'as des ennuis? Tu vas en avoir des ennuis si tu ne...oui Madame, le musée ferme ses portes à 19h, même le dimanche... Albert, où tu vas?)**

Je meurs de faim, moi et la fille d'Ivo Ivanovitch qu'est toujours là, de dos. Et quel dos: un cul splendide planté sur de jolies jambes fines...ohlala, c'que j'ai faim...tiens, maintenant que j'y pense, je ne vois la plupart des gens que de dos et y en a des choses à dire sur le dos des gens. Si j'étais un artiste, je peindrai des dos, je les sculpterai, je demanderai à cette fille de venir poser pour moi, de dos.

Albert? Il vient de me coller un sandwich dans les mains. Quel phénomène cet Albert! Allez, discrète, pas mauvais, ça fait du bien...j'ai du bol aujourd'hui, je suis dans ma salle préférée avec une belle fille. Ivo Ivanovitch, ses tableaux rouges, des dégradés de rouge, à la lumière naturelle, c'est magnifique...tiens, la fille a une robe rouge...évidemment...c'que c'est beau, c'que c'est bon...demain, je m'installe à côté de l'autre porte, j'la verrai entrer, de face.

**CHAUDET Véronique**

## Nouvelle n°3

### **Le Choix de l'Ange**

Chapelle Sixtine, 1511

Michel Ange regarda entrer le vieux Bramante avec déplaisir. Celui-ci traversa la chapelle en boitant, jetant un œil méprisant au plafond sur lequel l'artiste travaillait depuis trois longues années. Michel Ange descendit à regret de l'échafaudage, le cou endolori par les années de peinture tête en l'air. Il ne pouvait se permettre de se fâcher avec son aîné, architecte protégé de sa Sainteté le pape Jules 2.

- Alors mon petit, vous peinez à finir la fresque je vois ?

L'homme, transpirant de sa marche sous le soleil romain, pointait du nez l'espace vierge au centre du plafond. Michel Ange était bon sculpteur mais doutait encore de ses talents de peintre. Bramante, qui le jalousait, savait ce qu'il faisait en désignant ce qui devait être le cœur de l'œuvre.

- Les mains vont se toucher bien sûr ?

Le peintre se força à ignorer le ton méprisant.

- Pardon, Maître Bramante ?

- La main d'Adam va toucher celle de Dieu, n'est-ce-pas ?

Michel Ange avait retardé de plusieurs jours la finition de sa fresque, hésitant justement sur ce point précis. Bramante se rapprocha, doigt levé.

- C'est la seule façon de conclure la fresque, pour montrer le lien charnel entre Dieu et sa créature. Vous me comprenez, je pense ?

L'artiste blêmit de colère en entendant le ton suffisant.

Bramante n'ajouta rien, certain qu'il serait écouté.

- Je dois m'absenter quelques jours de Rome, mais je reviendrai vérifier que vous aurez suivi mon conseil...

Le pape lui avait demandé de dire l'exact opposé à Michel Ange, considérant comme sacrilège tout contact direct. Ce serait parole contre parole lorsque le blasphème serait découvert, et Michel Ange serait banni de la ville.

L'artiste regarda s'éloigner son ennemi, révolté de haine mais soulagé. Sans le vouloir, Bramante lui avait soufflé ce qu'il devait faire en tant que peintre. L'art tenait de l'incertitude : le doigt d'Adam devait frôler mais ne pas toucher celui de Dieu. Il prendrait le risque de l'exil et de l'oubli, mais ne trahirait pas son intuition.

**GIRARD Etienne**

## Nouvelle n° 5

### **Les gardiennes**

J'habite recourbée sous la voûte d'un musée d'altitude. Sous la voûte voûtée, arquée, je donne mon dos aux murs gelés. Je regarde quelque chose que je ne comprends pas, quelque chose qui m'agrippe, des lumières tapies dans la plaine. Quelque chose qui m'arrache à la montagne, qui me lave des vestiaires peints en sueur des matches de football. Une brèche plus grande que l'alcool. Je m'écarquille les yeux qui tombent de sommeil sur Stella et Kantor et Matisse et Calle et je ne comprends rien, J'ai décidé de passer le restant de mon temps à ne rien comprendre à rien. À tout ramasser. A me laisser percuter par le corps et la pensée des Autres, des vrais, des justes, des beaux. A devenir plus grande que moi. A laisser ma vie pour de faux dévorer ma vie pour de vrai. La vraie vie n'est pas dans les musées tu disais, la vraie vie est dans la vraie vie. Alors je creuse en douce la pierre de tuffeau, comme elle est tendre elle me mène vers des forme intimes. Ces lignes sœurs de sang repêchent ma solitude. Où est-tu toi pour qui je voulais si bien faire ? Ma mère tu ne m'a plus rien préparé depuis 17 jours 17 nuits, oui. Scandaleuse tu es descendue et tu as rejoint les lucioles. C'est quoi dis moi, c'est comment en bas, ne me dis rien, il n'y a rien à dire de ça. Tu as craqué comme une bleue, t'es descendue, tu me le paieras. Danse ta peau zébrées de rais rouges. Je vois la racine de tes cheveux et tes bras qui se tendent dégueulassement pour les toucher, bois-film-papier-plastique-bleu-fer-blanc-bleu-bleu-glaise, touchent à ce que je ne peux pas y toucher. Secret braquage que tu planques sous tes côtes. Est-ce qu'ils te prendront ton travail ? Je t'en veux. Je veux tellement. Quand je serai grande je dégringolerai, moi aussi j'abandonnerai. Je laisserai ma fille rêvasser devant l'esprit humain écrasé contre tout ce plâtre à la verticale. Des milliards d'heures d'Hommes ensevelies dans des rectangles sur des socles des écrans sous des planchers. Tu seras ma guide et je naîtrai au monde...

**THONNERIEUX Alain**

## Nouvelle n°6

### **Racontez votre histoire de l'art !**

« Tais-toi salope ! » Encore une gentillesse de la part de ce type dont je n'arrive pas à deviner s'il est luthier ou chirurgien ou carreleur pourquoi pas. La plupart sont des cadres supérieurs. Cadre. Quel mot étrange. Font-ils partie de tableaux ? Des natures mortes peut-être. Morts à l'intérieur. Je l'imagine face au Boeuf écorché de Rembrandt. Qu'est-ce qu'il lui passerait par la tête à ce pervers qui n'arrive pas à me faire jouir ? Celui de Chagall ressemble à une vulve. Je suis certaine que ça l'exciterait. « Racontez-moi votre histoire » je leur demande à chaque fois. Cela m'intrigue et ça les surprend. Je fais en sorte de connaître au moins leur profession. Quand ils me claquent les fesses jusqu'à y laisser l'empreinte de leur main, je ne peux pas m'empêcher de penser aux hommes du Paléolithique qui décoraient les parois des grottes. C'est comme s'ils marquaient leur territoire, un fer rouge sur la croupe d'une vache. Parfois, ils vont jusqu'à me pisser dessus. Et dire que je me soumetts à leurs rituels idiots, quelle mascarade ! Mais c'est pour la bonne cause, la mienne. Je me rassure. Ça m'est égal car mon esprit reste libre. Pendant ce temps, je me répète inlassablement, pour les apprendre par cœur, les grandes dates en histoire de l'art. Les examens sont bientôt, celui de ma conscience a échoué, tant mieux. Mon histoire c'est celle de l'amour de l'art. Il faut payer. Ils payent. Ils me payent pour que je puisse étudier les chef-d'oeuvre de l'humanité. Dans ce domaine aussi, le masculin domine. Est ce qu'il va m'attacher cette fois ? C'est plus cher. Me suspendre par les poignets, par les chevilles, pour m'écarteler. Que je devienne nature morte moi aussi. Il faut se rendre à l'évidence, l'histoire de l'art est une histoire de l'homme, des hommes. Ils veulent tout s'approprier, tout maîtriser. Ils me possèdent encore et encore. Le plus vieux métier du monde. Et moi qui veut connaître leur profession. Je leur demande à chaque fois. Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

## **Nouvelle n°7**

### **Les joueurs de foot en papier**

(Mon intime histoire de l'art)

Courant dans les couloirs de la salle d'exposition de la mairie en donnant des coups de pieds dans une balle en papier, je faisais mine de ne pas remarquer les immenses triptyques de Velikovic, qui pourtant m'impressionnaient. Mais j'avais alors 14 ans et me sentais dans l'obligation d'être le crétin de service. Préférant faire semblant de jouer au foot (moi qui n'ai jamais aimé ce sport), plutôt que d'avouer que j'étais ému par quelque chose qui me dépassait. La professeure d'Arts Plastiques me fusillait du regard, tandis que mes camarades gloussaient. Étais-je à ce point idiot que la peinture, même figurative, aussi expressive soit-elle, ne m'intéressât pas ? Terrible constat. La fille dont j'étais secrètement amoureux, me remarquait à peine ou bien dédaigneusement. Elle qui, si fine et si délicate, semblait comprendre la véritable démarche de l'ARTISTE. Sa portée. Sa signification. Son esthétique. Sa fin. Évidemment que j'étais sensible à ces corps sanglants et torturés. Ces rats qui couraient sur la toile ! Mais j'avais un rôle à jouer. Celui du trublion. Même s'il me retenait dans ma propre ignorance. La conservatrice semblait désolée. Malgré son acharnement à nous communiquer son amour de l'art et de ceux qui le font... Aujourd'hui encore, il m'arrive de faire l'imbécile devant les autres. Préférant cacher ma passion des créateurs. Mon admiration envers leurs œuvres. Mon respect devant leur quête. Ma gratitude pour leur travail. Mon émoi face à leur élan vital. Leur vision du monde. Leur façon de fixer le mouvant. Leur désir de donner du sens à ce qui n'en a pas ou si peu. Je préfère masquer tout cet engouement, de peur de rencontrer des esprits rétifs que probablement j'ennuierais. De crainte qu'ils tournent en dérision mon rapport à la culture. Mes goûts. Mon émerveillement. Mon besoin irrésistible de beauté. Sombre ou solaire. Harmonieuse ou chaotique. Étrange ou familière. Que mon intime histoire de l'art soit moquée par tous ces joueurs de foot en papier ! Mes frères.

**ORRY Laurent**

## **Nouvelle n°8**

### **À Ma Médée**

Tu es là, devant moi, jeune femme farouche, immense, entre ombre et lumière. Je me souviens très bien de notre première rencontre... 18 ans. Départ du cocoon familial. Je quitte ma Charente natale pour débarquer dans le Nord. Première année de Fac. Dépaysement total et plongée dans l'inconnu. Avec ma carte d'étudiante flambant neuve en poche, le musée des Beaux-arts m'ouvre ses portes gracieusement. Première visite. Enchaînement de salles peuplées d'œuvres, que mon œil inexpérimenté a du mal à assimiler. Je me sens étourdie dans cet univers nouveau, si riche, si dense. Et puis, je te vois. Ou plutôt, je te rencontre. Je t'ai croisée et je ne peux plus me détourner. Je suis là. Tu es là. Il n'y a plus que nous deux nous regardant mutuellement. Ce moment de contemplation réciproque a une saveur intemporelle. Instantanément je sais. Je sais que tu lis en moi, que ta vision me transperce et me met à nu. Je sais qu'entre nous s'installe une relation vraie, pure et profonde. Tu m'attires, me troubles, me questionnes, me happes littéralement. Pourquoi ? Je ne saurais l'expliquer, et, à vrai dire, je ne le souhaite pas, de peur, qu'en tentant de le comprendre, je perde ce lien si précieux, si intime. Ce jour-là, tu m'apparais tremblante et hésitante au moment d'entrer dans cette grotte sombre, l'air affolé, les cheveux défaits, jetant un regard inquiet par-dessus ton épaule. Tu fais alors écho à mon sentiment de perte, dans cette grande ville de Lille, où je me sens seule, loin de ma famille, loin de mes amis, loin de mes repères. Telle une matrone, au courage exemplaire et à la force puissante, tu m'inspires respect et m'apportes réconfort. Depuis, je ne cesse de te rendre visite. À chaque fois, le plaisir est renouvelé. À chaque fois, je te découvre sous un nouveau jour. Aujourd'hui, les années ont passé. Mais tu es toujours là, devant moi, jeune femme farouche, immense, entre ombre et lumière. Grâce à toi, Ma Médée de Delacroix, j'ai compris que l'art ne s'explique pas, il se vit !

**FAUPIN Géraldine**

## **Nouvelle n°9**

### **Mon histoire de l'art**

Ce soir-là, il a entendu les avions bourdonner et les bombes exploser, là-bas, sur la ville. Le sifflement mortel des bombes avant le chaos.

Il a aussitôt senti une rumeur froide galoper dans les veines de la terre.

Il a écouté la radio mais tout ce qui se murmurait sous le manteau raidi de la peur était bien vrai.

Ce soir-là, la voix sur les ondes a signé la fin de ses espoirs, la fin de tout espoir.

Jour pâle de défaite et de larmes.

Que peut-il alors faire, lui, si ce n'est témoigner de l'horreur ?

C'est pourquoi, aujourd'hui, il est là, blanc, face à la toile qui attend les couleurs, le visage captant sa propre brume.

Mais son esprit est ailleurs, perdu, dans le fer et le sang mêlé.

Brusquement, il saisit le pinceau, lance une déchirure rouge, un cri bleu, une douleur si mauve qu'elle atteint le fond de ses yeux.

Il s'agite, il tremble, il zèbre la toile de morts, de regards sans vie, de bouches criantes.

Ses sens s'entrechoquent ! Oublier ! Effacer l'inimaginable !

Mais ça hurle dedans ! Dans son corps, sous son crâne !

La clameur enfle et se brise sur la chair. Le temps s'étouffe contre la pierre.

Cà hurle aussi dehors, sur les places et dans les champs !

Alors, il peint, il peint... à sa façon, désespéré, de toute sa force intérieure.

Il croise les lignes, les diagonales s'enchevêtrent, les larmes triangulent les corps torturés.

Toute souffrance devient oblique !

Mais ça hurle toujours !

Rien pourtant, ne peut franchir le portail de tant de lèvres cousues par le mensonge.

Souffrance dedans / dehors ! Sa boussole du cœur vire, s'affole !

Puis, soudain tout se tait ! Les armes, les cris, la mort ! Et le bleu aussi, et le rouge, et le mauve si transperçant.

Soudain, le SILENCE ! Assourdissant ! Terrible ! Inhumain !

Les couleurs s'échappent, se liquéfient et tout devient noir et blanc, glacial !

Silence glaçant après l'ouragan de feu.

Voilà, maintenant, Picasso est là, seul, pantelant devant son chevalet maculé.

Il a accouché, une peinture monstrueuse et magnifique est née.

On l'appelle « Guernica ».

**KERDAFFREC Soazig**

## **Nouvelle n°10**

### **Une histoire de l'art**

Au départ, d'un trait maladroit, comme un geste arrogant, arbitraire, on le qualifie d'art sot. L'art on dit est une courbe, un écart dans l'expression humaine. L'art aux heures passées est un art osé. Ou comme dit Ronsard « allons voir si l'art ose ». Or, il fallait aller de l'avant pour se lancer dans l'art hier. Car de quelque forme qu'il soit, l'art est nié, sur la toile ou sur le mur, et de toute part, s'élèvent des remparts contre cet artifice qui imite la vie en s'arrogant ses délices. L'art est mal a dit on ne sait plus qui, l'art souille sans doute. Trop jeune, trop immature. Avant de devenir cet art mûr que l'on arbore avec fierté, il est exposé aux arcs et aux flèches du rejet, cette artillerie obscure de l'ennui qui le transperce de partout et le mène à l'article de la mort. Aussi, à l'art haché fallut-il mettre un terme. Signer l'armistice. Pour cela, l'art dut, incompris, chercher dans le sublime féminin de la grâce pour ne plus être cet art haine que l'on méprise. Quitte à devenir cet art qu'ange ou démon se doivent d'illuminer pour exister. Quitte à choisir de quel souffle s'envelopper. Or, d'entre tous, ce sont les muses qui l'inspirent. L'art aime de multiples femmes, et l'une d'elles, Armelle, dénoue les nœuds et l'art naît. De sa harpe elle entonne un air pour que l'art tôt ou tard s'exprime dans l'arpège de ses mots. Dès lors, l'art est fait mère de toute création, même les plus divines. Il interroge les sens, les émotions, l'intellect, tout un arsenal de sensations grâce auxquelles il suscite l'envie. Et l'art dans « désir », n'est qu'un euphémisme.

Pourtant, l'art tique et très vite perd le nord. L'art est sur image, comme prisonnier. Une archive. Trop entouré, désarticulé, on l'empêche de voler de ses propres ailes. Il s'engraisse et n'est plus qu'un art « caddie » que l'on remplit et que l'on pousse vers une caisse.

Jusqu'à cette ultime tragédie, dont il prend Racine en mettant à mort préfixes et suffixes, pour ne garder que ses trois plus belles lettres.

**LARCHEVEQUE Jérémy**

